

ETC



Une collection dans l'inachevé de son appréciation

Jean-René Ostiguy

Volume 1, Number 3, Spring 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36264ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ostiguy, J.-R. (1988). Review of [Une collection dans l'inachevé de son appréciation]. *ETC*, 1(3), 82-84.

COLLECTIONS

Une collection dans l'inachevé de son appréciation



Paul Émile Borduas, *Gouache n° 31*, 1942. Gouache sur carton;
26 x 37,1 cm. Photo : Richard-Max Tremblay

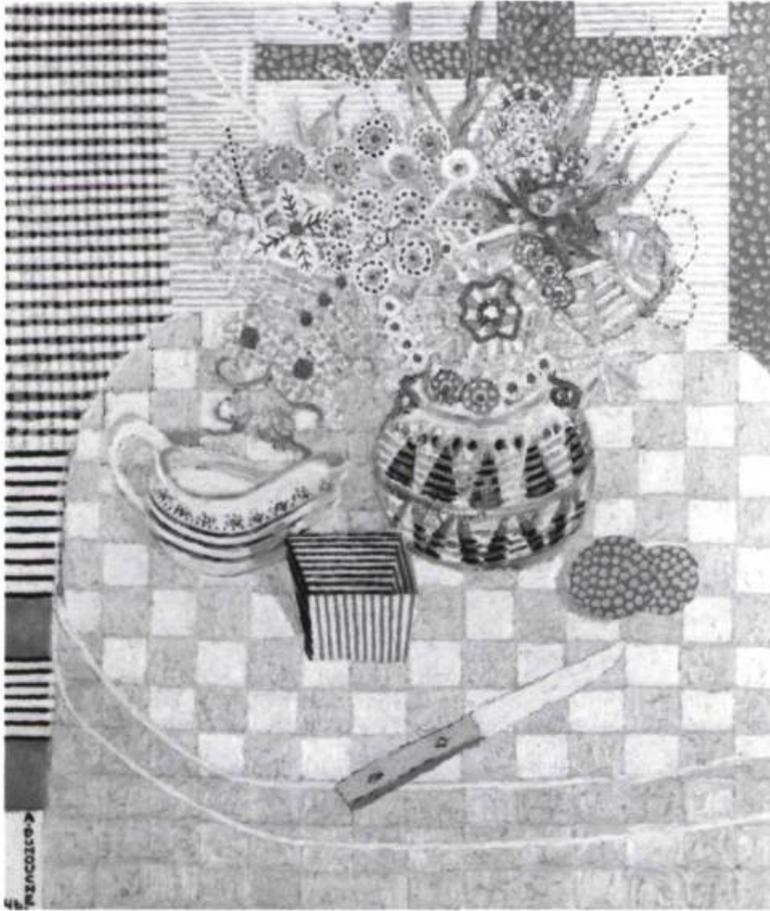
82

Le besoin d'un consensus ouvert face aux formules esthétiques inédites ou mal approfondies de l'art québécois stimule la volonté de la Banque Nationale dans ses acquisitions d'œuvres d'art. Choisir avec discrimination c'est exprimer une première compréhension des normes que recèle l'art contemporain.

La Banque Nationale possède, c'est bien connu, une convaincante collection d'estampes et de gravures canadiennes contemporaines. On pourrait même dire, sans risque d'erreur grossière qu'elle semble avoir été modelée sur le livre de Gilles Daigneault et de Ginette Deslauriers *La Gravure au Québec (1940-1980)*. Un nombre impressionnant d'amateurs ont pu en vérifier

l'intérêt en visitant une exposition itinérante rassemblant certaines de ses plus belles pièces. Des présentations ont eu lieu à date dans plus de dix villes à travers le Québec, l'Ontario et le Nouveau-Brunswick. À la fin de leur parcours, la majorité de ces œuvres retourneront aux murs des divers bureaux et salles de travail qui les attendent au siège social de la Banque ou dans des succursales choisies. Les autres rejoindront la collection principale déjà en partie installée à l'étage de la présidence et dans les aires d'accueil du 600 rue de La Gauchetière, à Montréal.

Que peut-on dire aujourd'hui de cette collection principale ? Il faut d'abord rappeler que depuis 1968 environ, et même bien avant, la Banque avait acquis des pièces de sculpture et des tableaux pour meubler convenablement des salles de réunion et certains bureaux. En diverses occasions, on avait commandé ici et là des pièces d'envergure. L'aménagement du nouveau siège social, en 1983, a permis un rassemblement ainsi



Albert Dumouchel, *Nature morte*, 1946. Huile sur panneau;
79,1 x 67 cm. Photo : Richard-Max Tremblay

qu'une première mise en valeur de ces objets. Cette face cachée de la collection ne devait s'animer véritablement que trois ans plus tard par l'ajout d'un choix de tableaux en provenance de la défunte Banque Mercantile et aussi par des acquisitions majeures en accord avec une nouvelle politique.

Cette nouvelle politique de la Banque Nationale en matière d'art ne vise pas l'encouragement aux artistes, non plus qu'une nouvelle forme d'investissement financier dont elle ne voudrait, par ailleurs, en aucune façon minimiser l'importance. Elle entend d'abord procurer à l'institution cet accroissement de vie que promettent les œuvres marquantes d'un passé récent, notamment celui du milieu qui a vu naître et croître la Banque Nationale. Par un choix judicieux elle vise à proposer un consensus ouvert où la réflexion esthétique fera son profit de valeurs nouvelles ou insuffisamment approfondies. Somme toute, elle s'inspire du fait que les ouvrages du passé consti-

tuent en quelque sorte les ébauches de certaines normes d'action que la société cherche à poursuivre. Effectivement, déjà, les aires publiques où se déploient les grands formats de la collection proposent un cheminement réflexif.

Le grand hall d'entrée au 600 de La Gauchetière et l'accès par la rue Viger montrent l'apport spécifique des artistes peintres montréalais que le public canadien a discuté et dont la réception critique ne cesse de préciser le sens depuis l'apparition des grandes tendances étiquetées «automatisme», «abstraction dynamique», «composition par plages colorées». Le public visiteur et les passants sont confrontés là à des œuvres comme *Verticales* (1966) de Jean-Paul Mousseau, *Dipryque double* (1974) de Claude Tousignant, *Les jardins d'aube* (1975) de Jean McEwen, *Triptyque rouge* (1985) de Denis Juneau. Une sculpture de David Moore, quant à elle, sait taire ses références aux esthétiques formalistes de la moder-



Pierre Gauvreau, *Sans titre*, vers 1947. Huile sur toile, 71 x 81 cm.
Photo : Richard-Max Tremblay

nité pour laisser sourdre dans le conscient l'apport culturel d'un passé lointain. *La Sirène* (1987), cette étrange figure lunaire, vaguement nubienne ou égyptienne fait son entrée dans la collection de la Banque, non point en vertu de la marque qu'elle aurait déjà laissée dans la réception critique du milieu, mais plutôt en raison des normes nouvelles qu'elle propose, normes auxquelles les aînés n'avaient pas pu songer.

Par ailleurs, en regard de ce volet public de la collection on peut voir à divers étages, sur rendez-vous, un embryon de collection de formats plus restreints, estampes et gravures comprises. Toute grande collection se doit d'évoquer de façon appropriée le renouveau apporté par la peinture québécoise à compter des années 40. Celle de la Banque Nationale le fait déjà avec ses tableaux de Jacques de Tonnancour, de Jean-Paul Lemieux, avec les pièces exceptionnelles ici reproduites. *La Nature morte* d'Albert Dumouchel par exemple, rappelle de la façon la plus éloquente l'influence d'Alfred Pellin. Elle donne à méditer la leçon de «prévision», rattachée à cet art concerté si différent de celui des Borduas ou de Gauvreau dont une

petite gouache et une large composition à l'huile démontrent l'audacieuse liberté.

Collection de valeurs sûres — dira-t-on! —, collection historique!, sans doute, mais aussi collection audacieuse si l'on veut bien admettre que l'histoire de l'art peut se rajeunir aujourd'hui par une certaine esthétique de la réception : c'est-à-dire par un retour personnel sur les jugements critiques anciens sans négliger tout regard attentif aux plus troublantes propositions des formules inédites d'aujourd'hui. Ainsi la raison profonde de la collection de la Banque Nationale se résume-t-elle à un besoin exemplaire de se solidariser avec le processus création/réception.

À défaut d'une accessibilité idéale des œuvres de tout premier ordre qu'elle possède, c'est par des prêts à des grandes expositions, par des publications variées, par des articles dans des revues spécialisées que l'institution contribuera à un encouragement profitable à l'appréciation de l'art canadien contemporain.

Jean-René Ostiguy